

LEURS ENFANTS APRÈS EUX

Un film de Ludovic Boukherma, Zoran Boukherma

Avec Paul Kircher, Angelina Woreth, Sayyid El Alami, Gilles Lellouche, Ludivine Sagnier

Sortie 4 décembre 2024

Durée 141 min

Download pressmaterial <https://frenetic.ch/fr/espace-pro/detail/leurs-enfants-apres-eux-1292/>

RELATIONS PRESSE

Eric Bouzigon
eric@filmsuite.net
079 320 63 82
www.filmsuite.net

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Lagerstrasse 102
8004 Zürich
www.frenetic.ch



SYNOPSIS

L'adaptation du livre éponyme, Prix Goncourt 2018, capte les rêves et les désillusions d'une génération sacrifiée sur l'autel de la mondialisation. Un film choc récompensé à Venise.

Août 92. Une vallée perdue dans l'Est de la France, des hauts fourneaux qui ne brûlent plus. Anthony, quatorze ans, s'ennuie ferme. Un après-midi de canicule au bord du lac, il rencontre Stéphanie. Le coup de foudre est tel que le soir même, il emprunte secrètement la moto de son père pour se rendre à une soirée où il espère la retrouver. Lorsque le lendemain matin, il s'aperçoit que la moto a disparu, sa vie bascule.

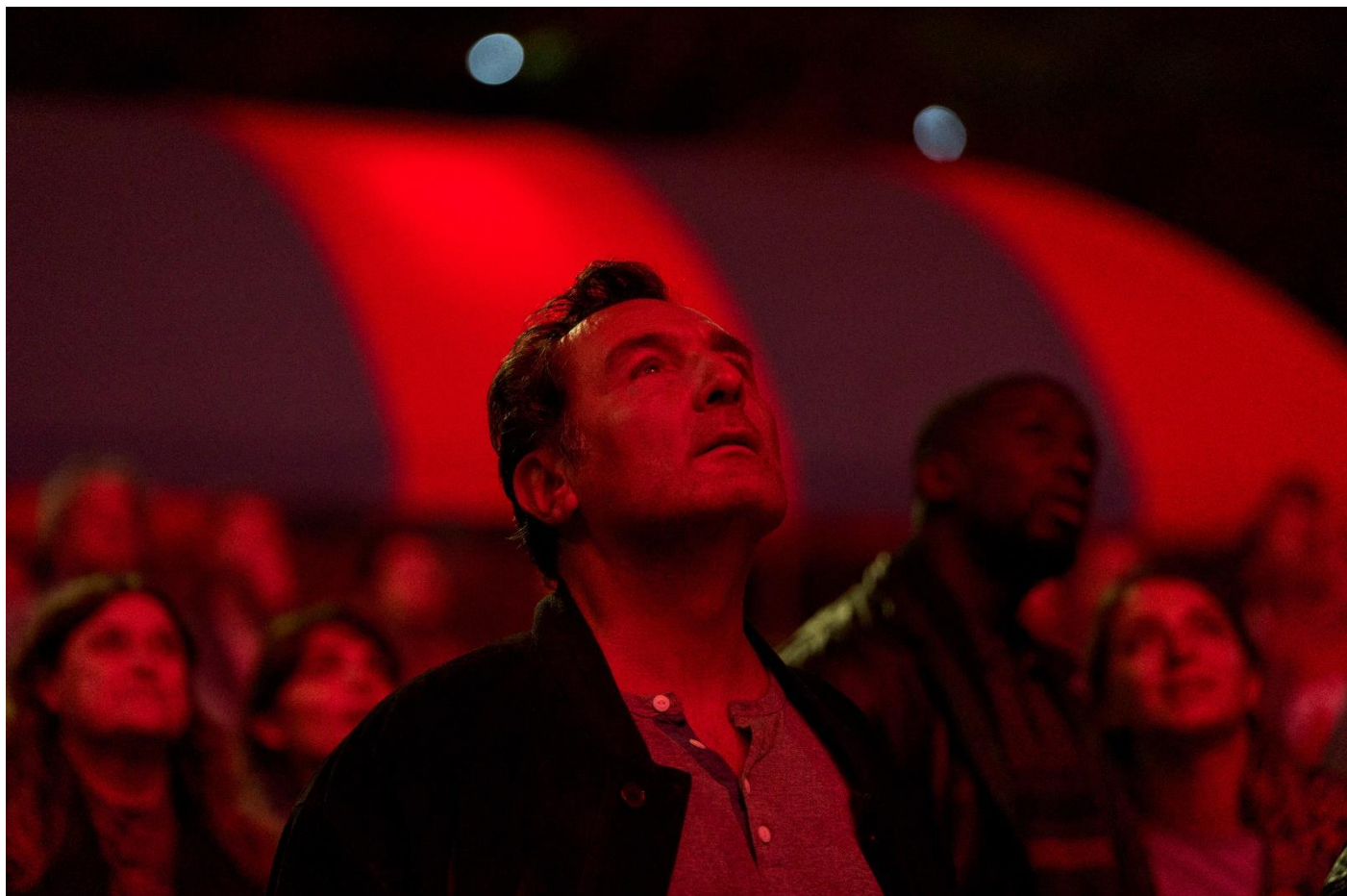


COMMENTAIRE DE NICOLAS MATHIEU

Auteur du Roman éponyme

Quand j'ai écrit « Leurs enfants après eux », j'avais envie de mêler plusieurs choses. Faire un roman d'apprentissage, dans la tradition du 19e siècle mais en passant par le Mississippi, Faulkner et Les raisins de la colère. J'avais aussi envie de décrire tout un petit monde, une vallée, avec sa géographie, les rapports sociaux qui la trament, les pesanteurs économiques ou familiales qui s'exercent sur le sort de ses personnages, et la part de liberté qu'ils jouent malgré tout. Enfin, dire un peu de la France où j'avais grandi, en utilisant le gros plan comme la fresque, en allant de la peau au paysage.

Je n'avais pas spécialement envie que l'adaptation soit fidèle au livre dans ses détails. Dès le départ, j'ai espéré que les frères Boukherma y mettraient beaucoup de cinéma, et s'en émanciperaient en partie. Mais sur ces aspects-là, qui sont politiques et esthétiques, j'espérais que leur travail suivrait l'ambition du bouquin. Et c'est bien ce que réalise ce film, sur plus de deux heures, en se donnant du souffle, de l'ambition. En montrant, comme feraient nos modèles Springsteen, Zola ou Ford, la grandeur, la beauté, les fatalités de ce tout petit monde, en explorant de manière sensible les mécanismes à l'œuvre dans ce concentré d'existence : quatre étés à la fois trop courts et interminables où se joue tout le destin d'une poignée d'adolescents.



ENTRETIEN AVEC ALAIN ATTAL ET HUGO SÉLIGNAC

Producteurs de LEURS ENFANTS APRÈS EUX

Comment est né le désir d'adapter le roman de Nicolas Mathieu ?

HUGO SÉLIGNAC Tout débute lors d'un été. Comme dans le roman. L'été 2018 pour être précis. Ma femme, qui lit énormément découvre comme un million de français, le roman de Nicolas Mathieu et me dit qu'il faut absolument que j'adapte ce livre qui, pour mémoire, n'a pas encore remporté le Goncourt. Je contacte Actes Sud qui me signale que nous sommes la troisième société de production à les appeler. Tout le monde a déposé un dossier et on nous fait comprendre que c'est sans doute déjà un peu trop tard. À l'époque nous sommes au début de la promotion du film *Le Grand Bain* et, encore une fois, ma femme m'enjoint de proposer à Gilles Lellouche de signer le film. De mon côté, je suis sûr que tous les réalisateurs qui se sont positionnés sont des noms « évidents » pour cette adaptation, mais elle me rétorque que proposer quelque chose de différent, avec un auteur qui peut aller vers le cinéma américain et qui plus est peut se reconnaître dans le roman, est un atout. Car même si Gilles n'a pas grandi dans l'Est, il a grandi en périphérie de Paris, à Montigny. Un autre entre-deux géographique et social qui lui rend le roman particulièrement proche. Il rencontre Nicolas Mathieu et à l'issue de cette rencontre, ce dernier est extrêmement déstabilisé dans le bon sens du terme, car c'était la première fois qu'on lui parlait de Paul Thomas Anderson, de Scorsese et de l'envie de faire un blockbuster d'auteur.

Gilles commence à partir dans l'écriture. Mais en parallèle arrive le projet de « *L'amour ouf* » et il décide d'avancer sur ce nouveau film. Dans la foulée nous manquons de perdre les droits ainsi que la confiance de Nicolas Mathieu. Nous sommes un peu déprimés évidemment. Gilles nous appelle et nous fait comprendre qu'il faut y aller, mais tout de suite, sans remettre encore le projet à plus tard. Et pour cela, il pense aux deux frères Boukherma, mettant en en avant

qu'ils savent filmer les années 90, ce milieu, cette population, la jeunesse, l'amour, le sexe, la découverte du corps et l'ennui. Il a raison. C'est une rencontre exceptionnelle. Au départ, nous les engageons plutôt comme scénaristes. Mais, lorsqu'avec Alain nous avons découvert leur première version de près de 250 pages, nous nous sommes dit qu'ils devaient réaliser ce film. Leur première version n'était pas seulement une adaptation, c'était un film très personnel. Ils s'étaient complètement accaparés ce livre extraordinaire, tout en le respectant. Ce qui n'était pas évident à faire.

ALAIN ATTAL

Ce qui m'a interpellé dans leur approche, c'est en effet cette V1 du script, éblouissante en termes de prise en main d'un sujet pour faire un film totalement personnel. J'aimais aussi l'idée de deux frères venus du cinéma de genre, avec un savoir-faire et une approche très particulière du sens des détails. Je savais qu'ils avaient cette capacité à faire un film plus généraliste. Ils font partie de ces grands cinéastes qui ont commencé avec le genre puis ont été capables de déployer une œuvre très personnelle. Leur script était d'une grande pertinence. Ils avaient su choisir les bons raccourcis et les bons moments du roman sur lesquels poser les focus et les climax. Et cela a tout de suite séduit Nicolas Mathieu. Le tout avec la bénédiction permanente de Gilles qui est resté coproducteur du film et qui tient un rôle majeur dans le film puisqu'il y interprète le père. Un rôle dans lequel il s'est totalement investi. Il y est à poil, vraiment prêt à aller loin dans le jeu.

Les deux cinéastes sont nés dans les années 90, époque dans laquelle se déroule le roman. Était-ce un avantage ou un inconvénient ?

AA Un avantage. Déjà cela leur permet de ne pas être dans l'obligation du respect absolu de l'œuvre. Et de pouvoir mettre quelque chose qui est en eux dans leur adaptation. Quelque chose touchant à leur propre enfance. Une sorte de porte de détachement. Qui s'est transformée en liberté d'approche. Approche qu'ils ont fait de manière vierge et candide.

HS Ils ne se sont pas attardés à évoquer une période particulière, ou à ce que c'était qu'être adolescent dans les années 90. Nous avons d'ailleurs montré le film à des jeunes ados d'aujourd'hui et ils sont bouleversés. Leur force en revanche, est d'avoir été bercés par le cinéma de cette époque et donc d'en posséder les codes et les références visuelles. Tout en apportant la modernité de leur génération.

Avec Alain, nous avons produit pas mal de premiers films. Comme ceux de Jeanne Herry, Antonin Baudry ou encore de Gilles Lellouche. Des réalisateurs que nous avons vus naître et aidés à se développer. Là, c'est la première fois que nous nous retrouvons à produire ensemble le quatrième film de deux réalisateurs. Il a fallu apprendre à les connaître. Nous ignorions leur passif familial et à quel point ils étaient extrêmement proches de l'histoire d'Anthony et de cette thématique de la revanche sociale. Gilles avait décelé la sensibilité de ces deux frères quand il a eu l'idée de leur confier le projet. Au fil des développements, ils nous ont expliqué combien ils se sont reconnus chez Stéphanie, chez Anthony, chez Hacine. Comment ils ont reconnu des oncles, des tantes ou encore des parents dans le rôle de Patrick ou d'Hélène. En tant que producteur, c'est un moment unique lorsque vous sentez une réelle sincérité chez des auteurs. Et Ludovic et Zoran l'ont.

AA Ce qui est incroyable, c'est leur totale décomplexion par rapport au sujet. Le cinéma, pour eux, c'est le monde. Ils ont été dans le film de genre, ils l'ont assumé. Ils partent dans un film généraliste et feront peut-être un jour un blockbuster. Ils ne se refusent rien. Nous avons juste veillé à ce qu'ils aient les moyens de leurs ambitions en termes de cinématographie, de chef opérateur ou encore de semaines de tournage. Car c'est tout de même un film d'époque donc avec un minimum de déco. Même si heureusement pour nous, le coin où on a tourné est resté dans son jus. Il fallait être très rigoureux et comme ils ne lâchaient rien, sur aucun petit

détail, avec notre façon de convaincre et de transmettre notre conviction, nous leur avons donné des moyens qu'ils n'avaient pas eus jusqu'à présent. Ce n'est pas un film où l'argent part dans la poche des acteurs. Le casting est composé de jeunes pas encore tous très connus et les réalisateurs ne sont pas de ceux très chers que tout le monde courtise. L'argent qu'on a eu, ils l'ont utilisé pour faire leur film. Jusque dans la bande originale de dingue où dès qu'ils demandaient certains titres et qu'on leur disait oui, ils étaient émerveillés qu'on puisse aller jusque-là.

Vous parliez de totale décomplexion. Quels ont été justement leurs choix artistiques pour faire leur cette adaptation ?

HS La première chose, c'est qu'ils voulaient toujours être au présent. Tout ce qui était dans une autre temporalité n'était pas retenu. Ensuite, ils avaient vraiment envie de se recentrer sur Anthony. Stéphanie, Hacine, les parents... deviennent alors des personnages principaux et secondaires. Ils existent mais dans son regard à lui. C'est Anthony que l'on suit. Et c'est ça le véritable choix de leur film. C'est vraiment là où ils se sont décomplexés du bouquin. Et ça a été leur plus grande et leur meilleure décision. Ils l'ont fait avec un respect inouï et infini du livre, mais ils ont tout de suite assumé que pour faire un grand film, il fallait faire des choix. Et les leurs ont été les bons. Le film marque son territoire du côté d'un cinéma intime et flamboyant, qui ose à la fois le film social, sociologique mais aussi le western...

AA Encore une fois, leur terrain de jeu, c'est le cinéma. Ils ont filmé en scope. Ils ont affirmé une cinématographie ample, basée sur les paysages. Même si ça raconte le désarroi de la jeunesse.

HS Ils se sont vraiment accaparés le formel. Ils ont fait leur film, et je crois que c'est ça qui a épaté Nicolas Mathieu. En voyant le film il a été sidéré. Il tremblait. Son livre a été un immense best-seller. Il se vendait autant au Carrefour qu'à la librairie de Saint-Germain-des-Prés. Et Ludovic et Zoran ont respecté ça, tout en faisant un véritable film d'auteur. Dans lequel ils pensent genre, tension et romanesque. Tout pour que le film ne soit pas juste une petite chronique. C'est sans doute là leur grande intelligence. Et leur grande maturité. Car rappelons qu'ils avaient à peine 30 ans quand ils commencent à travailler sur le film.

ENTRETIEN AVEC LUDOVIC ET ZORAN BOUKHERMA

Réalisateurs et scénaristes

Comment avez-vous abordé l'adaptation du roman de Nicolas Mathieu ?

ZORAN Le livre est structuré autour de quatre étés, mais il contient également des événements qui se déroulent entre ces périodes, comme l'histoire de Hacine au Maroc. Nous avons choisi de nous concentrer uniquement sur le temps présent et ces quatre étés, décidant d'évincer tout ce qui se passait en dehors de cette temporalité. Nous avons rapidement décidé de rester dans l'arène de la ville de Heillange, sans jamais en sortir. Par conséquent, tout ce qui était en dehors, que ce soit en termes de temporalité ou de géographie, n'a pas été intégré au scénario.

LUDOVIC Cette histoire traite du déterminisme social et de l'enfermement dans une ville. Si les personnages évoquent souvent des ailleurs, nous avons décidé de ne jamais les montrer pour renforcer l'idée que pour nos personnages - en particulier pour Anthony - ces ailleurs sont impossibles.

Le livre est dense, littéraire... Avez-vous eu tout de suite conscience des écueils qu'il faudrait contourner ?

L Le premier écueil était d'ordre formel. Il était impératif de ne pas tomber dans un hommage fétichiste aux années 90, ni de créer un film nostalgique qui idéaliserait trop cette période.

Z Le roman aborde la question du déterminisme social de manière très réaliste. Nous souhaitons au contraire insuffler à cette histoire, un véritable univers de fiction. Nous voulions que la mise en scène et la réalisation évoquent davantage le cinéma américain que le cinéma naturaliste français.

L Le roman possède un naturalisme que nous avons choisi d'éviter. Pas de caméra à l'épaule trop brute, mais un film avec de la musique, des travelings, des plans-séquences et surtout, une dimension très romantique.

Adapter un roman en film, cela nécessite de faire des choix ...

Z Absolument. Certains événements du livre se produisent plusieurs fois, mais il nous semblait qu'au cinéma, il fallait éviter cela pour renforcer l'impact des événements. Par exemple, dans le livre, Anthony et Steph se rapprochent près du lac avant de concrétiser une nouvelle fois leur relation en 1996 dans une voiture. Dans notre film, nous avons choisi qu'ils ne concrétisent leur relation qu'une seule fois, afin de renforcer ce moment.

L Nous avons adopté cette approche pour plusieurs personnages. Vanessa, par exemple, ressemble beaucoup à Steph dans le livre : notamment dans la poursuite de ses études. Nous avons choisi de différencier davantage leurs parcours : Steph part étudier à Paris, tandis que Vanessa reste à Heillange et enchaîne les petits boulots. De même, Hacine se stabilise plus rapidement dans le livre, mais pour maintenir une tension, nous avons décidé de le montrer au plus bas lors de la partie du 14 juillet.

C'est une adaptation d'un livre à succès. Comment en fait-on un film personnel ?

L Ce n'est pas notre histoire, mais c'est probablement celle qui nous a le plus parlé. Nous sommes nés en 1992, l'année où commence le film, et nous avons grandi dans cette même France périphérique. Celle où adolescent, on s'ennuie, on rêve d'ailleurs. Celle de la

ruralité, de l'absence de perspectives, de l'alcoolisme des pères mais aussi des étés au bord du lac où les corps dénudés font naître les premières amours...

Z Nous appartenons à la dernière génération ayant grandi sans téléphone portable, un détail qui peut sembler anodin mais qui nous lie pourtant directement à l'adolescence d'Anthony. Malgré une différence de 14 ans, son parcours résonne avec le nôtre. Il vient d'un milieu populaire et aime une fille d'un milieu plus bourgeois. Il a un complexe de classe ; nous l'avions aussi.

Est-ce qu'il y a quelque chose de vous dans le personnage d'Anthony ?

Z Dans le roman, Anthony est décrit comme petit, trapu, et un peu bagarreur.

L Il fait même peur aux adultes.

Z Nous avons choisi d'en faire un personnage plus lunaire, réservé, intérieur. Un garçon moins viril et plus doux. Ce changement a influencé la narration, renforçant la notion de déterminisme : Anthony subit les événements davantage qu'il les provoque, ce qui souligne une certaine fatalité.

Les ambitions de la mise en scène sont-elles intervenues très tôt dans le processus d'adaptation ?

Z Nous savions que nous voulions une mise en scène plus complexe que dans nos films précédents, avec des plans plus longs, plus en mouvement. Cela s'est affiné au fur et à mesure, surtout au moment de la préparation du tournage mais c'est une idée qui a germé très tôt, dès l'écriture.

L Nous voulions une mise en scène moins stylisée, moins radicale, plus à hauteur de personnage et en somme, simplement au service de l'histoire et de l'émotion.

Z Dans son livre, Nicolas Mathieu fait beaucoup de commentaires sociologiques - très justes par ailleurs. Au cinéma, c'est différent : une image raconte beaucoup à elle-seule. Un plan fixe sur les hauts-fourneaux à l'arrêt suffit à raconter la fin d'un monde.

Comment avez-vous abordé le personnage de Stéphanie ?

Z C'était une question primordiale.

L Stéphanie existe comme l'objet du désir d'Anthony, et l'écart social entre eux se comprend par de petites choses. Initialement, nous pensions que son point de vue prendrait autant de place que celui d'Anthony, mais nous avons réalisé qu'elle existe principalement à travers ses yeux à lui. En retirant certaines séquences de son point de vue, elle est devenue paradoxalement plus inaccessible et aussi plus intéressante. En en faisant un personnage plus mystérieux, elle suscite aussi plus d'intérêt.

Z Stéphanie est bien née mais ressent un complexe de classe. Anthony, quant à lui, accepte son destin sans vraiment remettre en question la possibilité d'une autre vie. Cette dynamique rend le personnage de Stéphanie plus profond.

La ville d'Heillange est bien plus qu'un simple décor...

L Nous avons filmé un nord-est de la France ensoleillé et pesant par la chaleur, non par la grisaille. Le fourneau au milieu de la ville raconte l'histoire industrielle et son déclin.

Z Le fourneau est un fantôme. Lors des repérages, les habitants nous parlaient de l'absence soudaine de bruit et d'odeur après la fermeture de l'usine. Nous avons voulu que la nature reprenne ses droits, opposant la ville industrielle au lac, lieu de l'innocence et de l'enfance.

Comment avez-vous travaillé sur le personnage de Patrick ?

L Dans le roman, Patrick est très raciste, ce qui est sociologiquement juste, mais au cinéma, cela peut vite apparaître comme un stéréotype : nous voulions éviter cet écueil. Nous avons préféré en faire un homme plus à gauche, un alcoolique qui se fait avant tout du mal à lui-même et qui peut nous émouvoir.

Quel était l'enjeu principal de la mise en scène ?

L Transcender un sujet lourd en lui donnant une dimension cinématographique et romantique. Échapper au naturalisme pour créer un film envolé et romantique.

Z Nous aspirions à un grand film fresque, chargé des références américaines sans pour autant renier l'ancrage français du film.

L C'est une histoire de petites choses, de conflits ordinaires. Nous voulions les montrer de manière romanesque sur grand écran, leur offrir un véritable écrin de cinéma.

Parlons du casting...

Z Dès le début, Gilles Lellouche était pressenti pour le rôle du père. Angelina Woreth a été la première que nous avons vue pour le rôle de Stéphanie, et elle correspondait parfaitement à notre vision.

L Pour Anthony, nous recherchions un personnage moins brutal que celui du roman. Paul Kircher nous a séduits par sa douceur et son côté lunaire.

Z Paul est un acteur étonnant, fragile et touchant. Sayyid El Alami, pour le rôle de Hacine, apportait une colère froide et déterminée, malgré sa beauté et sa douceur naturelle.

Un mot aussi sur Ludivine Sagnier...

L Ludivine Sagnier est une actrice formidable avec qui nous avons eu un plaisir fou à travailler. Au-delà de sa bienveillance naturelle, elle a su donner du relief à Hélène : dans son malheur, en dépit de tout ce qu'elle traverse, elle parvient à garder une légèreté salutaire pour le ton du film. Par ailleurs, elle rend merveilleusement bien hommage aux gens avec qui on a grandi : qui galèrent mais qui ne sont pas abattus pour autant.

Pour la bande originale, vous retrouvez votre complice Amaury Chabauty...

L Amaury a composé la musique de tous nos films. Nous voulions une musique orchestrale, rendant hommage voulions aussi un thème mémorable à la façon des films de Zemeckis ou de Spielberg avec lesquels nous avons grandi. Quelque chose de simple et qui reste en tête mais qui puisse aussi puissamment se déployer. Amaury partage avec nous ce goût pour le cinéma hollywoodien et il est très facile de se comprendre sur ces choses.

Z L'ambition était aussi de créer de l'émotion à partir de chansons populaires comme « Je te donne » de Goldman ou « Un samedi soir sur la terre » de Cabrel. Utiliser la musique préexistante comme peut le faire le cinéma américain mais en mêlant aux hits internationaux des chansons de variété française.



BIOGRAPHIE DE LUDOVIC ET ZORAN BOUKHERMA

Passionnés de cinéma depuis leur plus jeune âge, les frères jumeaux Ludovic et Zoran Boukherma intègrent, après le lycée l'École de la Cité du Cinéma fondée par Luc Besson. Ils y font la rencontre de Hugo P. Thomas et Marielle Gautier, avec lesquels ils réalisent en 2016, la comédie dramatique *Willy 1er*, sélectionnée à l'ACID Cannes et Prix d'Ornano-Valenti du meilleur premier film français. Pour l'occasion, ils dirigent des comédiens comme Daniel Vannet, Noémie Lvovsky et Romain Léger.

En 2019, Zoran et Ludovic Boukherma signent *Teddy*, le premier long-métrage qu'ils co-réalisent en duo, dans lequel le très prometteur Anthony Bajon tient le premier rôle. Cette comédie fantastique sur fond de loup-garou fait partie de la Sélection Officielle 2020 du Festival de Cannes.

L'année suivante, les frères jumeaux tournent leur troisième long-métrage *L'Année du requin*, qui réunit Marina Foïs, Kad Merad, Jean-Pascal Zadi et Christine Gautier. Là encore, il s'agit d'un film de genre mêlant comédie, où un redoutable squala terrorise les plages du sud-ouest de la France...

En 2022, ils sont approchés par Hugo Ségnac et Alain Attal pour adapter le roman de Nicolas Mathieu « *Leurs enfants après eux* ». Le tournage a lieu à l'été 2023 en Lorraine et réunit au casting Paul Kircher, Gilles Lellouche, Ludivine Sagnier, Angelina Woreth et Sayyid El Alami entre autres.

Filmografie

- 2016 WILLY 1 ER
- 2020 TEDDY
- 2022 L'ANNÉE DU REQUIN
- 2024 LEURS ENFANTS APRÈS EUX

ENTRETIEN AVEC PAUL KIRCHER

Interprète du personnage d'Anthony

Vous souvenez-vous du premier ressenti, de la première émotion lorsque vous avez découvert le scénario ?

Tout d'abord, j'ai particulièrement apprécié la première partie du scénario quand Anthony et ses amis ont 14 ans. J'ai trouvé les situations dans lesquelles ils étaient particulièrement amusantes et justes car elles m'ont fait penser à moi-même au même âge. J'étais au collège et je me souviens que comme les héros du film nous étions dans une autre réalité, comme dans un autre monde. Nous étions un peu fous et, comme les personnages du film, tout nous semblait possible, avec des rêves plein la tête. Mais ensuite j'ai grandi et j'ai traversé une forme de désillusion. Comme Anthony qui fait l'apprentissage des responsabilités et commence à voir les choses différemment. En grandissant, sa perception de la réalité se modifie.

Comment l'avez-vous abordé ?

Je me suis d'abord beaucoup amusé. C'était assez particulier car je savais que c'était la toute dernière fois que j'allais jouer un garçon de cet âge-là. Anthony est un garçon qui a une très forte détermination. C'est un rêveur, mais qui ne lâche jamais rien malgré les murs qu'il se prend. Il apprend à ne jamais baisser les bras. Il est amoureux de Stéphanie qui se soucie peu de lui. Mais il ne lui en veut jamais. Parce que c'est un garçon qui a des rêves très puissants. On le voit au début du film, lors de ce premier été. C'est un chapitre important car Anthony a encore un corps d'enfant mais avec des idoles plein la tête. Idoles qui sont, comme on le voit sur les posters de sa chambre, des hommes virils comme Bruce Lee, Rambo. De 'vrais' gars qui sont forts et qui ont le pouvoir. Des gars qui ont l'air de plaire aux filles et de réussir dans la vie. Il a un désir absolu de vivre cette vie dont il a rêvé quand il était petit. Alors Anthony va chercher un moyen d'être comme eux, même s'il n'est encore qu'un adolescent qui a peur. Anthony cherche à devenir l'homme qu'il n'est pas. Et au moment où il a le pistolet, cela passe par la force. Et c'est quelque chose qui le poursuit par la suite.

La mise en scène repose beaucoup sur les corps, sur leur langage...

J'ai beaucoup aimé comment les situations aux différents âges, ainsi que les costumes, permettaient au corps de se déployer et de s'exprimer différemment. Ce travail sur le corps m'a beaucoup stimulé car les scènes et le cadre ménageaient beaucoup de place pour les déplacements et le contact entre les acteurs.

Les décors du film sont aussi de véritables partenaires de jeu...

Ils sont importants car ils racontent une autre époque. Celle un peu rock'n'roll des années 90. Et donc oui, on joue beaucoup dans et avec le décor car il possède une couleur particulière. La chambre d'Anthony raconte effectivement le personnage. C'est un espace de jeu excitant qui crée un univers dans lequel nous avons très envie, et moi en particulier, de nous exprimer.

Le plan de fin voit Anthony partir sur sa moto. Comment l'interprétez-vous ? Est-ce une échappée ? Un renoncement ?

Pendant toutes ces années, il a poursuivi l'idée d'être aimé par Stéphanie. Et lorsqu'au 14 juillet, elle lui fait clairement comprendre que rien ne se passera entre eux, il peut enfin lâcher l'affaire et avancer sur sa route à lui. Je pense que c'est un garçon qui va poursuivre ses rêves comme il l'a toujours fait. La fin du film correspond au moment où il sort vraiment de l'enfance. Il est sur la moto et c'est lui qui a le pouvoir. Il appuie sur l'accélérateur et prend sa route. Je le verrais bien écrire un livre de tout cela...

La figure du père est très importante dans l'évolution d'Anthony...

C'est un père et un fils qui sont très distants mais qui se manquent. Une relation qui se passe de mots. Ils ne discutent jamais ensemble ou alors c'est le père qui parle et Anthony ne lui répond pas, car ils ne sont vraiment pas sur la même longueur d'onde. Même les moments où ils sont ensemble, en fait ils ne le sont pas vraiment. C'est une succession de rendez-vous manqués. Ils n'arrivent pas à se parler, ils n'ont pas de relation et pourtant, c'est un père et un fils. C'est flagrant. Et c'est ça qui est déchirant. Car on sent l'héritage entre le père et le fils. Et ça c'est ça qui est hyper fort dans le film. Il y a par exemple cette moto qui est dans le garage depuis des années. Et qui semble être le souvenir de la période la plus excitante de la vie des parents d'Anthony. Le moment où tout était possible pour eux et dont ils parlent tout le temps avec nostalgie. Et quand Anthony prend cette moto, c'est comme s'il expérimentait sa vie à son tour. Mais avec l'héritage que lui a laissé son père.

Il y a aussi le très beau personnage de la mère...

Déjà, sur le tournage on a eu une relation particulière avec Ludivine Sagnier. J'avais vraiment la sensation d'avoir une maman sur le tournage. Et cette relation, c'est aussi un peu celle du film. Presque comme une relation de couple. Sauf que c'est une mère et son fils. Au début du film, on sent qu'ils sont, entre guillemets, en « équipe » face au père. Une équipe qui fonctionne à l'image d'un couple où chacun a besoin de l'autre. Ils grandissent ensemble.

Un mot sur votre partenaire Sayyid El Alami ?

Il y a quelque chose à l'écran qui bat entre nous deux, c'est incontestable. Ça a été une rencontre particulièrement forte. Et même si nous avons au final peu de scènes ensemble, Sayyid m'a toujours impressionné par sa capacité à libérer une énergie tellement authentique. Quelque chose de très intense. Quand je regarde le film, j'aime beaucoup la manière dont le montage associe nos deux personnages, comment il jongle entre Anthony et Hacine, jouant parfois à en effacer un pour le remplacer par l'autre. Une très belle manière pour moi de les lier et de mettre leurs liens en lumière. Hacine c'est un peu comme le double d'Anthony, ils sont chacun l'alter ego de l'autre. Comme un miroir. Et mon rapport avec Sayyid en tant que comédien était du même ordre.

Et sur Angelina Woreth ?

C'est vraiment une super comédienne. C'est quelqu'un qui m'a tout de suite plongé dans mon rôle. Elle est arrivée avec une énergie dont j'ai vraiment bénéficié sur le tournage. Pendant les prises, elle se donne pleinement et quand on jouait ensemble, il y avait quelque chose de tellement vrai chez elle que cela me poussait tout de suite dans mon personnage.

À Venise où le film était en compétition, vous avez reçu le prix Marcello Mastroianni du meilleur interprète émergent. Comment avez-vous vécu cette consécration ?

Je savais que James Gray faisait partie du jury. J'ai découvert le cinéma à travers ses films. Et avec lui a grandi mon désir de faire ce métier. Un jour, un pote de l'université m'a parlé de « La nuit nous appartient » et de « Two Lovers ». Je les ai regardés et c'est vraiment à partir de ce moment-là que, grâce à son travail, j'ai commencé à regarder des films par moi-même, alors qu'enfant c'était surtout avec mes parents que le faisais. Mon désir d'être acteur est né aussi à ce moment-là. Je me souviens de la projection officielle. Savoir qu'il regardait le film en même temps était quelque chose pour moi de très intense et de très particulier. Oui bien sûr, ce prix est une grande reconnaissance sur le moment. Et si cela m'offre l'occasion de travailler avec des gens que j'aime, ce sera une chance.

ENTRETIEN AVEC ANGELINA WORETH

Interprète du personnage de Stéphanie

Qu'est-ce qui vous a intéressée dans ce projet ?

Il m'a tout de suite parlé puisque j'avais lu le livre à sa sortie. Je me suis donc jetée dans le scénario. J'ai trouvé le scénario fidèle au livre mais ce qui m'a le plus marqué c'est que rien n'était éclipsé, ce qui est la preuve d'un vrai sens d'adaptation et d'une compréhension totale du livre qui rejoignait la mienne. Je trouvais qu'il était facile de s'identifier à tous les personnages, de les comprendre, y compris les plus sombre ou plus violent, sans jugement moralisateur à chaque fois. En lisant le scénario, je lisais à chaque ligne de texte, chaque dialogue. J'étais forcément très enthousiaste à l'idée de rejoindre ce projet.

Comment avez-vous abordé le personnage ?

Je me suis d'abord replongé dans l'univers de Nicolas Mathieu, en allant au-delà de leur enfance, grâce à la lecture de ses autres romans. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à m'imaginer le personnage de Stéphanie. J'ai été touché par sa détermination absolue de s'extraire de cette vallée où elle est née, son désir de ne pas vouloir reproduire la même vie que ses parents. De vouloir « plus ». Dans le roman elle était, non pas méchante, mais disons que chez elle il y avait moins de place pour le doute vis à vis d'Anthony. Et c'est ce sur quoi nous avons travaillé avec Ludovic et Zoran. J'ai voulu faire ressortir une compassion et une émotion que j'avais lu chez elle. Elle est déterminée, mais hyper attirée par ce garçon qui représente tout ce à quoi elle veut échapper. Nous avons joué sur toutes ces ambiguïtés.

Stéphanie est un personnage qui selon les mots des frères n'existe que dans le point de vue d'Anthony. Comment intègre-t-on cela dans le jeu ?

C'est intéressant, parce que ça devient tout de suite un personnage mystérieux. Elle se trouve dans un moment de bascule, entre la jeune fille et l'âge adulte. Ce trajet on arrive quand même à le vivre via le personnage d'Anthony parce qu'il évolue sur cet équilibre lui aussi. Il n'empêche que j'ai évidemment envisagé mon personnage dans son entièreté, je ne me suis pas retenue d'explorer les non-dits.

Mais ce n'est pas une forme d'acceptation du déterminisme ?

Totalement. Mais je pense qu'il a vu les limites – à savoir la prison, la mort ou la violence – et qu'il n'a pas voulu les dépasser. À un moment il s'est perdu là-dedans et s'est dit que ce n'était pas pour lui. De la même façon, avoir accès à ses rêves, à la beauté, à la culture, au voyage, cela aussi ce n'était pas pour lui. On ne lui autorisait pas. Pour moi, il s'est dit qu'entre la merde et les rêves, il y avait un entre-deux, pas nécessairement paisible, mais acceptable, vivable.

Qui est Stéphanie pour vous ?

C'est une jeune femme avec des rêves plein la tête, en quête d'identité. Avec ses complexes et tout ce qui peut se bousculer dans la tête des jeunes filles de cet âge-là. Elle est à la croisée des chemins entre ses rêves d'évasions et une peur : celle de se faire rattraper par son destin.

Le déterminisme subit par Anthony ou Hacine est à sens unique. Le vôtre est – pourrait-on dire - à double sens. Stéphanie appartient à une classe aisée mais en arrivant à Paris, elle perd ce statut.

En effet c'est un personnage qui va se confronter au monde extérieur. Les autres ne sortent pas de là où ils ont grandi, ils sont entre eux, se rendent moins compte de cette autre réalité. En arrivant à Paris, Steph a un choc. Elle se rend compte qu'elle n'a pas le niveau, qu'on se moque d'elle à cause de son accent, qu'elle va devoir en faire plus. La réalité la rattrape,

comme pour tous les protagonistes. Une désillusion qui la frappe d'un coup, mais une fois encore elle tente de garder cette détermination que j'aime en elle.

Comment s'est passée votre collaboration avec les deux frères ?

Ils savent exactement où ils veulent aller. Ils sont précis et toujours sur la même longueur d'onde. Au départ, j'avais un peu peur. C'est déjà difficile de créer une relation entre l'acteur et le metteur en scène, alors à trois c'est l'inconnu. Mais grâce à eux, ce fut hyper agréable de travailler. C'était fluide. Ils savaient exactement ce qu'ils voulaient et personnellement, c'est quelque chose qui me plaît quand un réalisateur ou une réalisatrice me dit ce qu'il veut précisément. J'adore être aiguillée. Mais ils n'oubliaient jamais de nous laisser de la liberté. Ils vont vous proposer quelque chose mais si vous avez une idée, une proposition à faire et vous pensez que la scène va plutôt dans ce sens-là, si c'est bien, ils sont hyper partants. J'ai aussi aimé travailler avec des jeunes. On se comprend. Par exemple, nous sommes tout de suite tombés d'accord sur le refus de faire des caricatures de jeunes et d'ados comme on en voit souvent dans les films.

Le corps est un point central de de leur mise en scène. Est-ce que c'est quelque chose compliqué à gérer pour une comédienne ?

C'est forcément difficile surtout que, comme nous l'évoquions, dans cette histoire j'ai le rôle de la jeune fille fantasmée. Certains réalisateurs vont faire des plans léchés, mettre en valeur avec des lumières sophistiquées. Mais les frères vous filment comme vous êtes. La lumière est crue. Là encore c'était un saut dans l'inconnu et une forme de crainte. Mais je trouve aussi que c'est cela qui rend le personnage touchant. J'ai essayé de faire de Stéphanie une fille qui n'est jamais pimbêche. Leur mise en scène a accompagné cela.

En regard de son sujet, le film aurait pu être un archétype du film social à la française avec son cadre carré et ses plans fixes. Mais il est porté par une forme de cinéma ample...

C'est une histoire qui au fond raconte la banalité de la vie mais qui est, en effet, filmé comme une grande aventure sans trop gros effets de style pour autant. Il est pur. C'est la force du film: faire de cette petite histoire quelque chose de plus grand et universel. Je pense qu'il peut toucher n'importe quel spectateur dans n'importe quel pays. Il parle vraiment à tout le monde. Ce désir de cinéma, forcément, nous avons été portés par lui durant le tournage, avec ces décors, ces choix forts, mais aussi grâce aux producteurs, Il y avait une grande ambition. Pourtant, malgré les moyens mis à notre disposition j'avais l'impression que nous prenions des risques tout le temps.

Vous avez beaucoup de scène avec Paul Kircher. Quel genre de partenaire est-il sur plateau ?

Il s'empare vraiment de ses rôles très sérieusement. Il est plongé dans le film. C'est sa vie. Il y a quelque chose de très touchant chez lui qui se transmet dans le jeu et dans ce rôle en particulier : c'est à la fois un vieil homme et un enfant. Il propose toujours quelque chose à laquelle on ne s'attend jamais. Il possède une mélodie très particulière, qui ne ressemble à aucun autre comédien. Il a un rythme à lui qui vous pousse à aller dans ce sens-là.

ENTRETIEN AVEC SAYYID EL ALAMI

Interprète du personnage d'Hacine

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Le roman, comme le scénario, racontent la vie, non pas des oubliés, mais de personnes victimes de la reproduction sociale. Du déterminisme. Et c'est ce que j'ai beaucoup aimé car c'est un sujet qui me touche beaucoup. C'est une contrainte qui se fait sans contrainte. C'est-à-dire que c'est un peu invisible. La violence, c'est direct. Surtout quand elle est physique. En revanche, je pense que les gens qui subissent la violence liée à la domination sociale n'en ont même pas conscience. Moi aussi je viens de province, d'un petit village à côté de Toulouse, et tout cela ne m'est pas totalement étranger. Je connais ces vies-là. J'ai grandi en entendant parler de Florange, ArcelorMittal et tout ça. Je me souviens que les noms de ville me faisaient rire car cela finissait toujours par Ange. Donc le contexte du film existait déjà dans mon imaginaire. Comme un endroit qui était celui de l'oppression. Je ne dirais pas l'oppression du capitalisme, mais plutôt du patronat. Des faibles face aux puissants. L'arène choisie par Nicolas Mathieu n'est donc pas anodine. Personnellement, j'ai dû faire l'effort de tout couper pour me barrer, donc quand je lis le scénario, avec ces personnages comme celui de Stéphanie qui veut partir, cela me parle et me touche.

Qui est Hacine ?

Nous avons beaucoup parlé de ce personnage avec Zoran et Ludovic. Sur la violence qu'il contient, et qu'il expulse à certains moments. Il fallait savoir comment la raconter sans en faire trop. Je le vois comme une cocotte-minute qui a explosé, puis qui s'est éteinte.

Éteinte définitivement ?

Ça, on ne sait jamais. Je ne dirais pas qu'il a réduit ses ambitions, mais qu'il a un peu accepté ce qui lui avait été dicté. Encore une fois, personne ne lui a imposé quoi que ce soit. C'est plutôt un inconscient social qui le pousse vers un chemin tout tracé. Je pense qu'il a cédé car il s'est dit que d'une certaine manière, il avait beaucoup plus de chance que d'autres, comme ceux qu'il a dû rencontrer au Maroc ou au sein de sa famille. Et qu'il allait mener une vie un peu plus rangée, parce que de toute façon, il n'y avait pas cent mille choix. Je pense qu'il le fait aussi pour être plus en paix. Vouloir énormément de choses, vouloir les atteindre, et ne pas être en paix, c'est-à-dire ne pas être heureux, cela ne sert à rien. Dans le roman comme dans le film mais cela a été coupé, il se marie avec Coralie, il a un enfant. On regarde souvent de haut les vies 'banales'. La petite famille, le pavillon... Mais en réalité, ce n'est pas cela qui est banal. C'est ce qu'on en fait.

Mais ce n'est pas une forme d'acceptation du déterminisme ?

Totalement. Mais je pense qu'il a vu les limites – à savoir la prison, la mort ou la violence - et qu'il n'a pas voulu les dépasser. À un moment il s'est perdu là-dedans et s'est dit que ce n'était pas pour lui. De la même façon, avoir accès à ses rêves, à la beauté, à la culture, au voyage, cela aussi ce n'était pas pour lui. On ne lui autorisait pas. Pour moi, il s'est dit qu'entre la merde et les rêves, il y avait un entre-deux, pas nécessairement paisible, mais acceptable, vivable.

Comment l'avez-vous abordé ?

Pour jouer un personnage comme Hacine, il est important de savoir se mettre dans une certaine forme d'empathie. Ne serait-ce que pour montrer toutes les facettes de ce garçon. Se souvenir par exemple qu'il n'a plus sa mère. Ce qui, niveau sensibilité, est déjà très violent pour un enfant... Il n'a pas de frères et sœurs non plus. Ce qui est très rare pour un enfant d'immigré. J'ai eu envie de comprendre d'où il venait. Et chercher la beauté dans tout cela. C'est un être humain comme un autre. Il peut s'émerveiller de plein de choses. Comme par

exemple pendant la coupe du monde. Même si l'histoire de la moto se déroule sur fond de violence, c'est une passion qu'il a. C'est là où il se sent heureux. Donc, en fait, quand il comprend qu'on ne lui autorise rien, il se dit qu'il va voler la moto car c'est son seul moment de liberté. Je crois qu'il faut apporter beaucoup de compréhension et de légèreté au monde. Et, selon moi, Hacine parvient à le faire à la fin du film.

Comment jouer la violence latente du personnage ?

La violence physique n'est pas dans ma nature. Mais la colère intérieure est quelque chose que j'ai pu ressentir. Et que j'ai beaucoup observée. Quand je suis parti à Paris à 17 ans, beaucoup de mes potes d'enfance avaient arrêté l'école et déjà fait de la prison. Quand j'ai commencé à travailler sur Hacine, je repensais à leur colère et leurs rêves. Ce truc humain de pulsions où tout est bloqué. Où on se retrouve sans aucun accès. Il y a un petit fusible qui pète. C'est animal. Quelque chose qui bout intérieurement, qui reste et ne s'éteint pas si facilement que ça. Cela survient pour Hacine quand on lui refuse la vie. Ne pas pouvoir s'amuser, ne pas être accepté dans une soirée, ce n'est pas si banal que ça pour des adolescents. À travers cette soirée, Hacine espère se faire des amis, élargir son horizon, peut-être trouver une copine, ne plus réfléchir, être un gamin de son âge et juste s'amuser. Et on lui refuse l'accès à cela. Et ça, c'est très, très violent.

Le rapport d'Hacine avec son père est crucial. La scène où il vous brûle la main est d'une rare violence...

C'est comme une émasculatation. Quand on vit avec la violence, on devient souvent violent. Et malheureusement, la plupart du temps, les hommes ne savent pas s'écouter et garder leur sensibilité. Ils sont bloqués dans une certaine forme de patriarcat qu'ils ont perpétué. Ils ne savent pas gérer leurs émotions, ne savent pas discuter. On ne vous apprend pas. C'est comme Frankenstein qui se perd avec sa création. Le père d'Hacine se perd dans la violence. Car il ne sait pas entendre et écouter son fils, comprendre ses peines, comprendre ses douleurs. Et Hacine reproduit le silence de son père. Même si, en grandissant, on essaie de se construire en opposition, on finit inconsciemment par reproduire. Encore et toujours. De façon sournoise. C'est à nouveau une reproduction sociale. Ou plus exactement une forme de mimétisme. À travers des mots, une émotion ou une façon d'être.

Un mot à propos de votre partenaire Paul Kircher ?

Je me souviens du jour où j'ai passé le casting avec lui. Quand on a joué ensemble, on s'est regardé. Et j'étais là, waouh, OK, il est chaud. J'ai su que quelque chose passait entre nous deux. Ça ne ment pas. C'était la scène du flingue. Il y avait un stylo bic pour le simuler. Et pas mal de dialogues. Et au final, on n'a même plus parlé. Ni lui, ni moi. Je n'avais rien vu venir. Et j'ai adoré. Paul possède cette intériorité que j'apprécie chez mes partenaires de jeu. Parce que c'est là que c'est juste. J'ai une coach qui s'appelle Karine Nuris. Elle travaille beaucoup avec la respiration et le corps. Et un jour elle m'a dit un truc super intéressant. Elle m'a dit qu'il fallait arrêter d'essayer d'imiter une émotion, un sentiment.

Ce qu'il faut c'est l'avoir en soi. Dans son corps. Et ce qui en ressort, tant que tu le ressens à l'intérieur de toi, sera juste.



ENTRETIEN AVEC LUDVINE SAGNIER

Interprète du personnage d'Hélène

Aviez-vous lu le roman de Nicolas Mathieu ?

Bien sûr, et j'étais fan. Je l'avais lu un an avant le tournage, le temps d'un été, et ensuite j'ai lu tous ses autres romans. En fait, ce qui est incroyable chez lui, c'est que l'on a toujours l'impression que sa prose est accessible. Qu'elle est écrite pour nous, parce qu'elle est d'une simplicité évidente, d'un réalisme irréprochable. Au moment où on a l'impression d'avoir tout saisi des enjeux, il y a subitement un personnage qui réfléchit à autre chose, qui interroge et tout à coup cela engendre un souffle romanesque qui nous dépasse. On avait l'impression jusque-là d'être presque dans du documentaire et on bascule dans la grande littérature. On pensait être à hauteur de personnages et tout à coup le roman s'ouvre, respire et devient épique.

Qu'avez-vous pensé de la manière dont les jumeaux Boukherma l'ont adapté ?

Comme j'avais lu le roman une année auparavant, je ne l'avais plus exactement en tête. En lisant le scénario, j'ai retrouvé cette fluidité, j'ai retrouvé tous les enjeux et l'âpreté du roman. Le scénario raconte une époque dont je suis contemporaine. La nostalgie des 90's c'est la nostalgie de mon adolescence. J'étais Stéphanie à cet âge-là. J'ai retrouvé toutes les sensations. Quand on lit un scénario, bien évidemment, il y a des paramètres techniques. Est-ce que le récit tient debout ? Est-ce que les enjeux sont bien racontés ? Est-ce que le personnage est suffisamment contradictoire ? J'ai une liste de questions qui ne sont pas verbalisées mais que j'ai intégrées. Mais en réalité, je me demande si ce n'est pas juste l'instinct, si ce n'est pas juste la sensation qui nous pousse à aimer un film. Devant un scénario qui nous plaît, qui nous emporte, on ne se pose en fait aucune question. On sait que c'est le bon. Et puis j'ai trouvé beaucoup d'amour dans le script. J'ai été touchée par la tendresse qui

était palpable dans le film. Ce qui est très beau, c'est qu'on ne juge personne ici. Parce que tout le monde déborde d'humanité. On ne condamne personne.

Comment percevez-vous Hélène, votre personnage ?

C'était une sacrée composition car elle est un peu marquée. Mais j'étais ravie parce que ça fait des années que l'on croit que j'ai toujours 30 ans. (rires) J'étais fière de pouvoir délivrer ce genre de personnage issu d'un milieu assez précaire. On sent que la vie n'a pas été vraiment tendre avec elle et j'aime bien cette beauté fanée. Dans les années 90, j'avais l'âge d'Anthony. J'étais une adolescente qui écoutait Nirvana et les Red Hot, et ma mère avait l'âge de Hélène. Elle était secrétaire, elle portait des tailleurs avec des épaulettes et elle conduisait une Opel Kadett bleue. Il s'est donc passé quelque chose de très particulier sur ce tournage car, d'une certaine façon, je me suis presque mis à la place de ma mère qui pourtant ne venait pas d'un milieu aussi précaire. Faire ce film c'était comme une espèce de saut dans le temps. Voilà, mais tout d'un coup, j'étais à la place de ma mère à 40 ans.

Intègre-t-on cela dans la manière d'aborder et d'interpréter Hélène ?

Je ne sais pas si j'avais une volonté de l'imiter. Mais peut-être était-ce l'occasion pour moi d'être ce que j'aurais voulu que ma mère soit. Quand on joue, on mélange beaucoup de choses de soi, on donne et on prend au personnage, on rajoute, et ça finit par infuser de manière totalement inconsciente. C'est vrai qu'au début, mes intentions étaient peut-être psychanalytiques. Mais après, on oublie tout. Cela nous dépasse et nous échappe.

Il y a une très belle scène où Hélène met définitivement un terme à la relation avec son époux...

A ce moment du film, on n'a pas vu Hélène depuis quelque temps. Elle revient, et ce retour révèle la détresse de l'homme qu'elle a aimé. Une fois encore elle chaperonne, se comportant comme une mère avec lui. Elle l'enjoint à ne pas s'inquiéter. On devine qu'elle ne tient plus debout mais, qu'en même temps, elle a une farouche envie de s'en sortir. Tout en éprouvant de l'empathie pour ce mari épuisant d'autocentrisme comme le sont souvent les dépendants à l'alcool.

On parle beaucoup dans le film de ce déterminisme social auquel tous finissent par céder plus ou moins. Sauf peut-être Hélène qui fait le choix de partir...

Je ne sais pas. Mais en tout cas, il lui reste la force de choisir son indépendance. Et c'est en cela peut-être que je me sens le plus proche de ce personnage. Elle essaie de sauver ce qu'il lui reste de foyer, mais quand elle sent que ce n'est pas possible, elle sauve sa peau, elle sauve son gamin. Il y a quelque chose chez elle d'héroïque, d'une survivante.

Le décor et la reconstitution des années 90 créent un écrin particulier... Immersif...

C'est un élément de jeu aussi important. Comme un écran dont vous faites ce que vous voulez. Je pense même que c'est le premier pas vers la liberté d'actrice et d'acteur. Et les jumeaux étaient très forts là-dessus. Ils ont un sens du détail hallucinant. Le chef déco a fait un travail monumental. Le décor était tellement rempli que cela nous autorisait beaucoup de choses. Par exemple dans la chambre d'Anthony, j'étais complètement émerveillée, car tout d'un coup des souvenirs rejaillissaient. Il y avait toute une atmosphère qui m'était très familière.

Comme par exemple l'Opel Kadett que conduisait votre mère...

J'ai eu un plaisir fou à la conduire. Et même si je ne suis pas Tom Cruise j'ai eu droit à cette occasion à ma petite scène de cascade. J'étais très fière car c'était un vrai challenge pour moi. Et même s'il y a un plan de coupe, en fait on a tout fait en plan séquence, la course, Gilles qui arrive, qui casse la fenêtre, moi qui fais le demi-tour... Ce n'est pas facile à réaliser pour un

acteur, surtout avec une voiture et sa vieille boîte de vitesse... Au début on m'avait dit que je pouvais avoir une doublure cascadeuse. Mais j'ai refusé. Je voulais faire le truc en entier, être dans la course, dans cette urgence-là. Et j'y ai été encouragée par les deux frères. Car même s'ils sont ultra méticuleux tous les deux, ils ménagent toujours une place pour que l'acteur puisse s'exprimer.

Parlez-nous de Ludovic et Zoran... comment est-ce de travailler avec eux ?

J'étais tellement attendrie par leur rapport. Quand on les rencontre c'est un peu déconcertant car on n'arrive pas tout de suite à faire la distinction entre les deux. Surtout que l'un termine toujours la phrase de l'autre (rires). Cela demande donc une certaine attention. Ils se complètent. Et ce qui les caractérise c'est le manque de tension. Je n'ai le souvenir que d'une seule engueulade. Ils n'étaient pas d'accord et le summum de tension a été atteint lorsque l'un des deux a dit à propos de l'autre « mais il n'est pas possible celui-là !! » (rires). C'était vraiment le maximum qu'ils pouvaient atteindre. Et bien sûr ils se sont réconciliés en moins de deux minutes. Ce qui les caractérise le plus c'est leur sens du travail. Tous les week-ends, ils commençaient par faire du sport en partant courir pendant des heures. Après ils s'enfermaient dans l'hôtel des Vosges où nous séjournions tous, et ils bossaient. Sans s'interrompre. Ils sont d'une précision redoutable. Mais surtout, il reposait sur eux une pression qu'ils ne nous ont jamais transmise. Jamais nous n'avons eu à subir les doutes et la responsabilité qui étaient les leurs. Ce ne fut que du plaisir de faire du cinéma et de la recherche avec eux.

Vous avez employé le mot méticuleux. Doit-on entendre directifs ?

Oui, mais dans le très bon sens du terme. Par exemple dans la scène du 14 juillet, celle où Gilles m'invite à danser. Le contrechamp dans lequel je réagis à cette invitation, nous avons dû le faire au moins une quinzaine de fois. C'était vraiment de la dentelle. Les jumeaux voulaient un tout petit peu plus de colère, un tout petit peu moins de lassitude, un soupçon de mépris... ils passaient leur commande (rires). Mais contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette exigence exalte la liberté de l'acteur. C'est dans la contrainte que, souvent, on trouve sa liberté. De plus, cela valorise notre savoir-faire car nous aussi arrivons avec notre expérience. Nous pouvons être aussi méticuleux qu'eux. Avec une force de proposition. C'est un tel bonheur de dialoguer avec des réalisateurs comme eux.

Paul Kircher dit que votre relation sur le plateau était très forte...

Souvent les gens disent qu'il est un rêveur, qu'il est dans la lune. Je n'aime pas dire ça de lui car ce n'est pas le cas. En revanche il est extrêmement sensible, avec une profondeur inouïe. C'est juste sa façon de gérer son émotivité qui le rend un tout petit peu absent. Mais il n'est pas du tout absent à lui-même. Il a une capacité analytique qui est très forte. C'est juste que pour l'instant, effectivement, il est particulièrement émotif. Donc il fait comme il peut pour se protéger. Mais la profondeur, il l'a indéniablement.

LISTE ARTISTIQUE

Paul KIRCHNER	Anthony
Angelina WORETH	Stéphanie Chaussoy
Sayyid EL ALAMI	Hacine
Louis MEMMI	Le Cousin
Ludivine SAGNIER	Hélène Casati
Gilles LELLOUCHE	Patrick Casati
Christine GAUTIER	Vanessa
Durupt Anouk VILLEMIN	Clémence
Lounès TAZAÏRT	Malek
Victor KERVERN	Romain Rotier
Thibault BONENFANT	Simon Rotier
Bilel CHEGRANI	Kader
Barbara BUTCH	Irène
Raphaël QUENARD	Avec la participation de

FICHE TECHNIQUE

RÉALISATION LUDOVIC ET ZORAN BOUKHERMA
SCÉNARIO LUDOVIC ET ZORAN BOUKHERMA
D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME DE NICOLAS MATHIEU, PUBLIÉ AUX
EDITIONS ACTES SUD
PRODUIT PAR HUGO SÉLIGNAC ET ALAIN ATTAL
MUSIQUE ORIGINALE AMAURY CHABAUTY
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE AUGUSTIN BARBAROUX
MONTAGE GERALDINE MANGENOT
DÉCORS JÉRÉMIE DUCHIER
CRÉATRICE DES COSTUMES CLARA RENÉ
CASTING MARINE ALBERT, A.R.D.A
1 ÈRE ASSISTANTE DES RÉALISATEURS PASCALE JEANNIARD
SCRIPTES MARIE MAURIN
SON REMY CHANAUD
CLÉMENT BADIN
PIERRE BARIAUD
CHARLOTTE BUTRACK
FLORENT CASTELLANI
JEAN-PAUL HURIER
DIRECTEUR DE PRODUCTION CLÉMENT TREHIN-LALANNE
RÉGIE GÉNÉRALE PHILIPPE LE FORESTIER
PRODUCTEUR JUNIOR PACO DE BARY
SUPERVISION MUSICALE EMMANUEL FERRIER
COORDINATRICE DE POST PRODUCTION PAULINE GILBERT
UNE CO-PRODUCTION CHI-FOU-MI PRODUCTIONS
TRÉSOR FILMS
FRANCE 3 CINÉMA
COOL INDUSTRIE
AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+
AVEC LA PARTICIPATION DE MAX ET FRANCE TÉLÉVISIONS
AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION GRAND-EST, DU CONSEIL
DÉPARTEMENTAL DES VOSGES
LA COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION
D'EPINAL ET DU CNC
DISTRIBUTEUR SUISSE FRENETIC FILMS
DISTRIBUTEUR INTERNATIONAL CHARADES